

Études littéraires africaines

MWANGI (Evan Maina), *The Postcolonial Animal : African Literature and Posthuman Ethics*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 2019, 286 p. – ISBN 978-0-472-05419-0



Dorothee Boulanger

Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091447ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091447ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boulanger, D. (2022). Compte rendu de [MWANGI (Evan Maina), *The Postcolonial Animal : African Literature and Posthuman Ethics*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 2019, 286 p. – ISBN 978-0-472-05419-0]. *Études littéraires africaines*, (53), 216–218. <https://doi.org/10.7202/1091447ar>

MWANGI (Evan Maina), *The Postcolonial Animal : African Literature and Posthuman Ethics*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 2019, 286 p. – ISBN 978-0-472-05419-0.

En février 2022, Robert Nixon notait le relatif déclin des études littéraires africaines dans le monde universitaire anglo-saxon, du fait notamment de la montée en puissance des perspectives (noires-)atlantiques et diasporiques. Il n'en est que plus important de souligner la capacité de ces mêmes études littéraires africaines à investir des champs de recherche émergents, notamment autour des questions qui concernent l'environnement et la biodiversité. C'est ce que propose Evan Maina Mwangi dans le présent ouvrage, dont le titre pourrait être traduit comme suit : *L'Animal postcolonial : littérature africaine et éthique post-humaniste*. Du conte au roman, du poème à la nouvelle, dans des textes en anglais, en swahili et en somali, l'auteur examine, dans une perspective engagée fondée sur le rejet de la maltraitance et de l'exploitation animale, la place et le rôle des bêtes dans la littérature africaine postcoloniale. Si la citation de Bruno Latour placée en exergue du premier chapitre peut étonner (« aucune utopie à proposer, aucune dénonciation critique à proférer, aucune révolution à espérer »), elle traduit bien le dilemme de l'auteur, qui assume une optique végane qui n'est pas celle des auteurs dont il traite, et cherche donc à trouver un interstice entre l'invisibilité de la pensée africaine dans les études animales, et l'héritage colonial de déshumanisation et d'animalisation des populations africaines. Pour éviter ces écueils, il explore « l'inconscient végane » dans les ouvrages étudiés (p. 7), présentant le respect des animaux comme un respect de la différence et insistant sur la nature intersectionnelle de l'oppression. Ce faisant, il mobilise les travaux de Frantz Fanon et d'Albert Memmi, qui démontraient que le modèle épistémique européen, fondé sur la classification et la catégorisation, établissait des hiérarchies entre espèces pour mieux justifier la colonisation et l'exploitation des colonisés. Se demandant, dans la lignée de Kwame Anthony Appiah (1992), si le post- du post-humanisme est aussi celui du post-colonialisme, E. Mwangi répond que le caractère ambigu et expérimental des textes où figurent des animaux suggère des possibilités de penser l'oppression et l'émancipation des catégories subalternes. Pour lui, identifier ces oppressions croisées et les possibilités de libération doit ensuite conduire à interroger non seulement les conditions d'existence des animaux réels dans les contextes dépeints par les écrivains, mais aussi le rapport des populations subalternes à leur environnement.

Le deuxième chapitre se penche sur les généalogies africaines de la pensée environnementale, plus particulièrement sur la négritude et la philosophie de l'*ubuntu*. L'une et l'autre font preuve d'une réelle conscience environnementale, qui prend ses racines d'un côté dans la sacralité du vivant dans toutes ses incarnations, et de l'autre dans une éthique de la relation qui refuse toute hiérarchie. Si les deux courants de pensée critiquent la surexploitation des animaux et des ressources naturelles, ils

idéalisent également certaines pratiques, telles que la chasse, présentée par Léopold Sédar Senghor comme un moment de communion avec la nature. De même, l'agentivité des subalternes (les animaux, mais aussi les femmes) est insuffisamment reconnue, comme le révèle la lecture du roman de Bessie Head, *Maru*, qui associe groupe dominant et consommation de viande et dénonce la déshumanisation des *Bushmen*. Pour E. Mwangi, qui cite Fabien Eboussi Boulaga, il convient par conséquent de mobiliser les traditions intellectuelles africaines pour mieux prendre en compte les nouveaux enjeux éthiques qui émergent à l'aune de la crise environnementale. Les savoirs traditionnels sont susceptibles de permettre la redécouverte d'un savoir-faire et d'un savoir-vivre avec les animaux, indispensables pour diminuer la violence exercée par les humains contre leurs compagnons non-humains. *L'ubuntu* doit ainsi être compris comme un horizon de solidarité inter-espèces, davantage que comme une situation bouleversée par l'arrivée des Européens sur le continent.

Après ces clarifications conceptuelles et ces contextualisations intellectuelles, les chapitres suivants, plus thématiques, sont consacrés à l'étude des textes. Le troisième chapitre se penche ainsi sur l'orature africaine, notamment sur les contes et les mythes réécrits après les indépendances par Yuda Komora (1970), Ngugi wa Thiong'o (1986) ou Rebecca Nandwa (2005). Partant de la mobilisation de ces récits par les nationalistes pour appeler au soulèvement contre les autorités coloniales, E. Mwangi décrypte les messages politiques qu'ils continuent de porter après les indépendances : souvent, l'impuissance des animaux et leur maltraitance par les humains illustrent les relations inégales entre peuples et dirigeants dans l'Afrique postcoloniale, mais aussi la passivité ou la complicité des populations.

Le chapitre suivant, consacré aux insectes et autres « petites choses », évoque au contraire des relations plus ambiguës entre humains et non-humains, faites de répulsion, de méfiance, mais aussi de négociations, d'interdépendance et de coexistence. Relire Charles Mungoshi et la poésie d'Emmanuel Obiechina à travers le prisme des oiseaux et des criquets qui s'y déploient permet de repenser la mythologie anticoloniale au-delà de la figure du héros nationaliste, pour imaginer des modes de cohabitation pour les cultures africaines et européennes. Le dernier chapitre, le plus original et provocant, se concentre sur les représentations littéraires de la sexualité inter-espèces, inscrite le plus souvent dans une stratégie d'abjection et de condamnation. Toutefois, E. Mwangi note que cette condamnation est surtout due à la perception de ces relations comme une violence faite aux animaux et ne résulte pas d'une supposée infériorité ontologique de ces derniers. L'étude des textes de Nuruddin Farah (1986, 1998, 2011), de Zakes Mda (2005) ou de Nana Nyarko Boateng (2015) révèle les contradictions et les relations de pouvoir qui marquent ces intimités inter-espèces, ainsi que certains discours de protection de l'environnement.

C'est un des (nombreux) mérites de *The Postcolonial Animal* que de s'inscrire clairement dans les luttes écologiques et sociales actuelles et de proposer une convergence de ces deux dimensions à travers l'étude, bienveillante mais exigeante, des textes africains et des relations inter-espèces qui y sont représentées. La dimension multilingue et la diversité du corpus analysé ajoutent encore à la qualité de cet ouvrage qui contribue à ouvrir le champ des études animales dans les littératures africaines.

Dorothee BOULANGER

OGBAA (Kalu), *The Life and Times of Chinua Achebe*. London ; New York : Routledge, coll. Global Africa, 2022, xxiv-228 p. – ISBN 978-1-032-02380-9.

La parution de cette biographie de Chinua Achebe est un heureux événement car réduire ce romancier, nouvelliste, poète, essayiste, de surcroît auteur pour la jeunesse, à une œuvre qui réhabilite la culture africaine est juste mais toutefois un peu court. Le chercheur curieux d'en apprendre plus sur un homme qui est assurément l'auteur africain le plus étudié dans le monde trouvera dans le travail de Kalu Ogbaa (Université de New Haven au Connecticut) des renseignements de première main, puisque ce dernier fut un proche d'Achebe et dispose notamment d'informations détaillées sur l'engagement biafrais du romancier, sur sa participation à l'aventure du Parti de la Rédemption du Peuple d'Aminu Kano (le Gandhi nigérian qui fut un révolutionnaire socialiste incorruptible), sur les interminables polémiques qui suivirent la guerre du Biafra et se poursuivent encore aujourd'hui, sur l'attachement de l'écrivain à la culture *igbo* de l'Est du Nigéria et sur les rapports de la vie politique de ce pays avec son cinquième et ultime roman.

Proche d'Achebe, K. Ogbaa est aussi un jeune chercheur lié au groupe suscité par la famille et les amis de l'écrivain. Désireux de servir l'œuvre du grand homme, ce rassemblement fut aussi parfois un défenseur zélé de la cause biafraise. Cette partialité en faveur de la sécession, par ailleurs compréhensible et respectable, étouffe parfois une réalité évidente : le processus de décolonisation et la première République nigériane inspirèrent quatre des cinq romans d'Achebe et le dernier n'a pas pour sujet une sécession pour la bonne raison qu'Achebe joua sans arrière-pensée la carte de la seconde République et du PRP (1979-1983). Le Biafra n'est donc pas un facteur essentiel dans sa création littéraire, sauf pour une nouvelle, « *Girls at War* », fort critique d'ailleurs à l'égard de la sécession mais jamais abordée dans le présent ouvrage. L'importance que K. Ogbaa accorde à un Biafra idéalisé est donc pour le moins excessive, car elle passe sous silence le rapport entre la vie de l'écrivain et son œuvre.